

**Réflexions dans un oeil de verre**  
*Reflexions in a Glass Eye*

Daniel Canty

Volume 50, Number 3 (281), September 2008

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/34692ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Canty, D. (2008). Réflexions dans un oeil de verre. *Liberté*, 50(3), 44–56.

PROSE

**Reflexions in a Glass Eye**  
**Réflexions dans un œil de verre**  
**Daniel Canty**

*Scenes from unseen movies,  
subtitled from the nonexistent by Daniel Canty,  
as inspired by conversations  
with Mr. Louis Negin and Ms. Marie Brassard,  
authors of The Glass Eye,  
which premiered at Usine C, in Montreal,  
on the 23<sup>rd</sup> of October 2007.*

*Scènes de films invisibles,  
sous-titrées de l'inexistant par Daniel Canty,  
et inspirées de conversations  
avec M. Louis Negin et Mlle Marie Brassard,  
auteurs de L'œil de verre,  
créé à l'Usine C, à Montréal,  
le 23 octobre 2007.*

*Avec la participation involontaire de  
Raymond Queneau et son clochard, de l'esprit d'Oscar Wilde  
et du désordre de Jean-Luc Godard.*

### Picture start

*Un œil de verre n'est pas rond. Le borgne place une mince lamelle, de la couleur voulue, dans l'orbite de son œil manquant, préservant ainsi la cavité des poussières et autres pollutions. Ainsi, il pourra, selon sa fantaisie, accompagner, disons, un œil bleu d'un vert. De tels gestes sont plutôt rares, la plupart des borgnes répugnant à attirer l'attention sur leur infirmité, et recherchant un « effet de naturel ».*

*Les bienséants doivent constamment veiller à l'alignement de la prothèse, en s'aidant par exemple d'un miroir de poche ou, en son absence, en se mirant dans une quelconque surface réfléchissante : argenterie, flaqué d'eau, vitrine... Dites-vous que l'homme qui louche à la prochaine table du restaurant, sa cuiller tendue à bout de bras, ou celui qui, la face collée contre la vitrine du grand magasin, semble vouloir se fondre à son reflet est soit borgne, soit un peu fou.*

*Le borgne est destiné à partout chercher un complément à sa vision. Cette formule suffit-elle à décrire le mystère particulier que confère l'œil de verre au visage du borgne ? Son regard semble divisé. D'un côté, l'œil vivant et mobile épouse le flot des apparences alors que, de l'autre, la prothèse, limpide et cristalline, semble sonder, avec une fixité surnaturelle, une réalité lointaine. L'œil vivant accomplissant seul le travail de la vision, la perspective s'en trouve écrasée, et le monde paraît au borgne plat comme papier. La profondeur se retrouve ailleurs, dans cette absence que l'œil de verre scrute en permanence, nous rappelant que l'œil est une caverne dont la pensée, sur un rai de lumière, transperce l'obscurité, se glissant jusqu'à l'envers des choses, d'où elles tirent leurs origines et leurs ombres.*

*Le borgne, comme n'importe quelle âme blessée, gagne à se réconcilier avec la conscience de son manque. Mais nous ne sommes pas tous également raisonnables. J'aimerais évoquer, en guise d'ajustement final à cette préface, le récit de cet aveugle,*

*victime d'un accident de travail, qui demanda dans son testament qu'on lui crève les yeux (il avait de bons amis), et qu'on l'expose avec deux prothèses sans pupilles, d'un pur bleu, les yeux grands ouverts sur un ciel qu'il ne vit jamais. Au matin de son enterrement, on trouva les deux orbes de verre fêlés, et il fut mis en terre ainsi, les yeux fracturés. On n'identifia jamais le coupable (s'il y en avait un), et l'affaire fut vite oubliée. Par contre, on se souvient encore de l'image, et on peut risquer une morale : la beauté est brisée d'avance, mais ce n'est pas grave, elle est encore belle.*

*Behind a Closed Door*  
*Derrière une porte close*

Voilà encore ces têtes attentives, couronnées de lumière, au fond d'une salle obscure. Pareilles aux gens rassemblés, à n'importe quelle heure, partout dans le monde, dans l'espoir d'être emportés par la marée lumineuse d'un film. Croient-ils que cette lumière s'échappe de sous la porte refermée du ciel? Qui sait? Les ombres qui se donnent en spectacle ici ont beau s'agiter, elles n'auront jamais assez de poids pour qu'à nouveau s'ouvre la porte.

*The Love Me Line*  
*La ligne d'amour*

On n'entend que le bégaiement du projecteur, la respiration de l'auditoire. Le film, muet, est composé d'un seul plan. Un jeune homme aux lèvres charnues et au teint basané articule, encore et encore, la même phrase, variant à chaque fois son expression.

On a tôt fait de détecter chez lui un tic agaçant : il se pourlèche constamment les lèvres, comme si la salive, entre chaque parole, venait à lui manquer. Il est bientôt évident que le beau jeune homme répète cette seule question : « Love me? Love me? Love me?... »

Lorsqu'ils déchiffrent enfin ce message, beaucoup de gens quittent la salle, déçus par tant de pathétisme. Car la ligne d'amour

devient absurde à force de répétition. À la fin, on découvre souvent que ce qu'on croyait au tout début n'avait pas de sens.

D'autres, convaincus que la vérité ne s'égarait pas si facilement, ou flattés par un appel si insistant, croiseront, dans la dernière rangée, un vieil homme qui s'attarde en pleurant, et croiront reconnaître, dans son visage ruisselant de larmes, les traits de l'acteur implorant.

*The Burnt Book of Stars*  
*Le livre brûlé des étoiles*

Dans sa ville natale, l'hiver est rude et porte à rêver. L'adolescent se poste à l'entrée des hôtels de luxe, collectionne les autographes des stars de passage. Il porte sa meilleure chemise, affiche son plus beau sourire, guette l'arrivée des limousines, les rotations des portes tournantes et, quand *l'une d'entre elles* apparaît, il tend, muet, les yeux grands ouverts, son petit carnet rouge, oubliant le froid, les mains brûlantes d'envie.

Plus tard, dans sa chambre, sous ses couvertures, il tente de déchiffrer, dans les volutes des signatures, les traits secrets de la personnalité des stars. Il voudrait décrypter, dans l'entrelacs des lettres, un message adressé à lui seul, quelques mots d'estime, ou, mieux encore, les chiffres d'un numéro de téléphone, qui lui permettraient de poursuivre une relation si bien entamée. L'amour vit loin d'ici, dans une ville chaude. En attendant, il lit et relit les signatures à la lueur d'une lampe de poche, dans la buée des nuits froides, les mains tremblantes. Les noms des stars deviennent des sons, insistants et apaisants comme la mer du fond des coques, et il s'imagine le rivage lointain, sous la lumière de demain, où il fera sa vie, aveuglé par les flashes et le soleil d'un été sans fin.

Le jeune homme est ambitieux, et il a d'ailleurs commencé, à la dernière page du carnet, à pratiquer sa propre signature, imitant tour à tour chacune de celles de sa collection. Dans un mouvement délié de son crayon à encre d'argent, il devient des femmes, il devient des hommes, il devient tous ceux qu'ils ont

été. Un jour, il rejoindra, à l'envers, le défilé des stars, se retournera sur lui-même pour enfin devenir *l'une d'entre elles*.

Une nuit son père, qui semble un géant, lui arrache le carnet et la lampe des mains. Son père, qui fume comme Clark Gable, porte la flamme de son briquet au coin racorni du carnet, et le jeune homme, dans cette nuit au fond de l'hiver, sent son nom et les noms de tous ceux qu'il aurait pu être partir en fumée dans une odeur de brûlé, une chaleur sans réconfort. Par la fenêtre de sa chambre, les constellations d'hiver brûlent d'une lumière froide et précise, mille *spotlights* sans scène. Son père le laisse seul, et il se berce d'une chanson que personne n'entend :

*Twinkle twinkle, lucky star  
Next time around, you'll have your wish  
At last become a shooting star  
And have your Hollywood ending.*

*The Smoke of the Duchess  
La fumée de la duchesse*

Dans la salle du Théâtre Royal, une perle roule le long du tapis rouge, tombe dans le puits de l'orchestre, avec un tintement que personne n'entend, et s'arrête au pied du lutrin du chef d'orchestre. Au début de la représentation de demain, le maestro l'écrasera sous son pied, et il devra ignorer, en pleine mesure, ce craquement entendu de lui seul. La semelle de ses souliers d'apparat, absolument nécessaires à son confort et à sa concentration, portera une petite marque étoilée pour les années à venir.

La représentation de la soirée est depuis longtemps terminée. Sur le portique du Théâtre Royal, le vieil acteur s'attarde encore, hanté par un sentiment irrésolu, propre aux anciennes scènes. Il retient ses larmes. Le retour de cette émotion tient à bien peu de chose. Un battement de cœur. Un regard en coin. Un geste de la main. Un détail du décor. Un mouvement de lumière. Un son en sourdine. Une perle détachée de l'ourlet d'une robe...

Au moment même, l'acteur célèbre, aussi vieux que l'autre, mais combien plus célèbre, qui sait incarner chaque rôle avec l'application d'un copiste, l'émotion d'un nouveau-né, se démaquille dans sa loge. Obligé par son titre de noblesse, il attend la visite d'une autre duchesse. Cette dame d'âge mûr fait son entrée en scène dans une robe riche, cône rigide et ample constellé de dix mille perles. À la suite de la duchesse vient son majordome, un jeune homme chauve comme une boule, droit comme une quille, lisse et long dans sa livrée noire. Le costume royal de l'acteur ne lui semble plus qu'un déguisement usé, et la duchesse répète des compliments faciles, sans profondeur, que l'acteur laisse glisser sous sa fatigue. Puis elle s'arrête un instant, fixe l'acteur souriant et reprend. « Dans ma jeunesse, j'ai voulu être actrice, comme vous. Laissez-moi vous montrer. »

Elle, complètement immobile, le regard vide. Lui, sourire figé. Un liquide s'écoule. Une flaque se forme aux pieds de la duchesse immobile, d'où monte une petite fumée. L'acteur baisse la tête, n'en croit pas ses yeux : elle s'est vidée la vessie sur le plancher. Quand il relève la tête, la duchesse n'est plus là. Le cône perlé et rigide de la robe s'élève, vidé, au milieu de sa flaque fumante.

« The Duchess gives you her best regards. You may keep the dress. » Juste avant que la flaque fumante ne touche le bout de ses souliers, le majordome tire sa révérence, salue l'acteur d'un subtil sourire et s'en va. On devine, à un subtil plissement de sourcils du vieil acteur, un *sentiment irrésolu*.

À l'hôtel, l'autre acteur s'endort, jaloux des robes qu'il n'a pas pu porter, faute d'être une femme. Alors que, chez lui, le chef d'orchestre gratte avec ses ongles l'étoile indélébile qui vient d'apparaître sous sa semelle.

*The Stand-Up Comedian*  
*Le comédien debout*

L'adolescent s'éveille au petit matin, pour se rendre à l'hôtel vendre les journaux. Il répète les *one-liners* qu'il voudrait glisser,

entre les grands titres qu'on l'oblige à crier. « Oscar Wilde's got nothing on, nothing on me. » Où est l'élégant étranger, l'imprésario secret de sa beauté, qui le remarquera et l'emportera, loin de ce coin de rue gelé, où il s'époumone pour rien, les doigts gelés par la petite monnaie des pauvres passants? Sur une scène, loin d'ici, des confettis tombent partout autour de l'acteur vieilli, lui rappelant son lointain triomphe sur la neige ordinaire.

*The Dream of the Chinese Chamber*  
*Le songe de la Chambre Chinoise*

L'adolescent appelle cette chambre où il dort, avec son canapé recouvert de satin, ses vases ornés de dragons et sa lanterne rouge, la Chambre Chinoise. Elle est nichée au cœur d'une maison victorienne, au fond du quartier le plus anglophile de la ville. Le jeune homme, qui vient de quitter sa mère à Toronto, croit vivre à un angle perdu de Shanghai : personne ne sait vraiment d'où la famille qui l'accueille tire sa fortune, et Montréal, si elle n'a pas parfum d'opium, est aussi peuplée de gangsters et de femmes faciles.

Chaque soir, dans les clubs où il tient une vigie gênée, le jeune homme invente des histoires de brutes en chapeau, starlettes en fourrure au bras. Il note discrètement leurs commandes, demande la même chose au garçon, espérant les rejoindre en pensée.

Cela arrive plus tard, sans qu'il sache, lorsqu'il ronfle, allongé seul sur son canapé de velours. Une fumée dessine des volutes autour de ses narines. Et un dragon prend corps autour de lui, dont les écailles sont des silhouettes d'hommes en chapeau, de femmes en fourrure, qui s'échappent ensemble de la Chambre Chinoise, se mêlant aux airs de la ville, pour passer dans la respiration des criminels et de leurs amantes, leur inspirer crimes et amours.

Le jeune homme, qui n'ose même pas fumer, se croit innocent parmi la parade des criminels. Il ne sait pas que son envie participe de leurs pensées secrètes, et qu'un dragon, au matin, rentre à Shanghai par la caverne de ses narines, souffler ses cendres et disparaître.

*The Mountain of Lost Things*  
*La Montagne des choses perdues*

On dirait qu'il neige. Des objets tombent, du fond de la nuit, s'amoncellent sur la Montagne des choses perdues. À mi-pente brille une lanterne solitaire. Une figure s'affaire sur la Montagne, à chercher quoi? C'est un homme seul qui rêve cette Montagne, à la fenêtre d'une chambre d'hôtel dont il devra bientôt s'enfuir, faute de moyens. L'homme commence par jeter ses chaussettes et ses sous-vêtements sales par la chute à déchets. Puis il revêt ses trois complets, lance sa valise par la fenêtre et saute à sa suite.

En chute libre vers l'auvent de l'hôtel, visage tourné vers le ciel étoilé, il se demande s'il fait belle figure, si ses complets et le tissu tendu amortiront bien sa chute. Juste avant d'atterrir, il imagine la lanterne se renverser, au loin sur la Montagne, mettant feu et fin à tout ce qu'il cherche à oublier.

Toute la nuit, dans la chaufferie de l'hôtel, une lampe brillera : la concierge apportera au charbonnier les déchets des locataires, sans savoir que, là-haut, un homme seul est tombé.

*How to Descend a Staircase*  
*Comment descendre un escalier*

« On devient clochard comme on descend un escalier. » Peut-on devenir une star de la même manière? Les *Ziegfeld Girls* sont filles du destin. Elles descendent, une à une, un escalier de lumière. Chacune unique, chacune brillante.

À l'école, une héritière chatoyante porte une robe Dior, comme celles dont il rêve. Il l'accompagne au bal, lui danse sur les pieds toute la soirée, s'excuse en riant, et la ramène chez elle sans l'embrasser.

Nos corps conçoivent nos désirs longtemps avant notre conscience. Dans l'escalier de l'école, il se chamaille avec le premier de sa classe, un garçon long et fin, qui a assez d'intelligence

pour décoder la douceur qui se cache sous les coups de l'autre, et se retirer du faux combat.

Des années plus tard, dans la chambre d'hôtel du premier danseur, qui l'entraîne dans les airs avec lui, il n'y a pas de musique et le monde est en parfait accord. Les pieds du jeune homme ne touchent plus terre, et il croit enfin savoir danser, dans une robe d'air, plus belle que toutes, préférant pour toujours ignorer la pensée parfaite de l'adolescent : il faut se méfier de la beauté, quand elle ne fait qu'emprunter nos corps comme des complets passés de mode.

*The Castles of Westmount*  
*Les châteaux de Westmount*

Fuir des hôtels sans payer sa note est un délit mineur. Il ajoute à la romance des chambres d'emprunt. Leur *cachet* s'en trouve rehaussé. Les parents du meilleur ami du jeune homme, qui ont des problèmes d'argent, lui ont conseillé d'engrosser l'héritière de la plus grande fortune du Canada. Ce n'est pas un garçon malhonnête. Il trouve la beauté de cette petite, quand même bien en chair, magnifiée par le risque de l'aventure, et il veut bien obéir à ses parents.

Nous sommes encore à l'époque où la direction des meilleurs hôtels poste un détective dans ses corridors. Cet homme suspect, en chapeau et imperméable, au bout du couloir, a noté l'arrivée du trio. Une petite blonde, un homme fort avec un œil de verre et un métèque aux lèvres charnues, qui semble l'acolyte du costaud, sans doute aussi amoureux de lui que la fille.

Dans son manoir de Westmount, la famille de l'héritière a déjà donné l'alarme. Une armée de détectives montent dans des limousines et filent vers l'Ontario. Ils ne doivent pas être loin derrière.

Dans la salle de bains de l'hôtel, l'homme fort, la petite et le métèque se teignent les cheveux. Une petite brunette, flanquée d'un grand blond, s'engage sur l'escalier de secours, valise et boîte à chapeaux à la remorque. Le métèque, derrière, inspecte

ses mains tachées de teinture, songe que ce pourrait être du sang, et se demande quel rôle lui revient.

C'est lui qui suggère de fuir vers le chalet de ses parents, dans la campagne laurentienne. Ontario-Québec *Midnight Express*. Le train dessine un trait fusain dans la nuit ontarienne. Il fait si noir, dehors, qu'on ne saurait se surprendre de l'apparition d'un château le long des rails.

«Look! Look!» Phares de limousines cavaland aux côtés du train. Chevaux d'enfer. La corne de brume mugit, et le convoi s'immobilise. Des hommes de cauchemar, en longs manteaux sombres, gantés de cuir noir, se postent aux deux extrémités du train, alors que leurs collègues montent à bord, et passent de compartiment en compartiment. Ils font peur, mais sont polis.

Le convoi repart sans eux. La nouvelle brune et les deux blonds traversent la nuit parfaite, sur la banquette arrière des limousines noires, flanqués de deux hommes en noir, jusqu'au manoir de Westmount, le château de conte, imaginé plus tôt par la fenêtre.

La matriarche, une femme sévère, qui fut belle, en robe blanche, n'a qu'une question : «Do your parents know where you are?» Quelques téléphones complices. L'héritière est renvoyée à sa chambre à tout jamais. Ils ne la reverront pas. Ce soir l'homme fort retourne par ces rues connues, à la maison de ses parents, et son ami à sa Chambre Chinoise, comme on quitte la lueur d'un cinéma.

*Telephone Calls from the Dead*  
*Appels téléphoniques des morts*

Lorsqu'il se sent seul, l'acteur appelle ses amis. Cela peut arriver à n'importe quelle heure du jour ou de la nuit. Et certains d'entre eux, parfois, lui rendent la pareille. Récemment, il a même reçu des appels de gens qu'il croyait morts, et dont il soupçonne qu'ils le sont peut-être vraiment. Des gens autrefois célèbres, qu'il a connus dans sa jeunesse, sur les plateaux de tournage ou les scènes de théâtre, dont on ne parle plus, et qu'il n'a pas revus

depuis des années. Leur voix est lointaine, et, le plus souvent, les interférences ont raison de la conversation.

Mais parfois l'acteur et un ami ont le temps de faire des plans, d'imaginer des sorties, des vacances ensemble. Ses vieux amis décrivent à l'acteur qui les questionne leur état de santé, leur apparence. Il devrait se méfier, car ils ne semblent pas avoir pris une ride ou une livre, perdu un cheveu ou gagné une cicatrice. Leurs réponses correspondent toujours à l'image qu'il garde en mémoire. Ils insistent sur un rendez-vous dans un restaurant disparu, ou à un coin de rue d'une ville lointaine. Ces invitations ne sont en fait que des répétitions de moments déjà vécus.

Ces conversations finissent par profondément perturber l'acteur. Il se résout à être de son temps. Récemment, il s'est muni d'un afficheur, qu'il consulte afin d'éviter de répondre à certains appels indésirables. Il redoute le jour où il verra les dix chiffres de son propre numéro à l'écran du combiné. Un mort, qui se sent bien seul, appelle l'acteur pour l'inviter à la première d'un film dont il tient le premier rôle.

### *The Afterlife of Light*

#### *La vie rêvée de la lumière*

Certains membres de l'auditoire se posent des questions difficiles, voire insolubles. L'impénétrabilité des images serait-elle aussi étanche que celle du passé? Nos morts, qui ont perdu leur ciel, survivraient-ils dans des films invisibles?

Aujourd'hui, l'acteur vieilli a revu nombre de ses morts dans un film des années soixante, très peu connu, réalisé en Angleterre par une vedette oubliée de tous, et dont la manière évoque maladroitement la Nouvelle Vague. Pour faire un film qui survit, faut-il croire au cinéma plus qu'en soi-même?

C'était son premier rôle au cinéma. « I felt like I was thirty feet tall. » Il n'a pas assisté à la première, où ses amis, magnifiés dans la noirceur des cinémas, hauts comme des maisons, affranchis de leur chair, évoluent dans un monde fait de lumière.

Des décennies plus tard, il visionne pour la première fois ce film sur un petit téléviseur, avec deux amis. « I became a mini-movie star. » Étrange comme certaines métaphores, avec le temps, perdent de l'ampleur, rapetissent. En quarante ans, les géants des cinémas ont repris figure humaine. « The least you can do, when you act in a film, is to make sure that it's not you that we see on screen. »

Aujourd'hui c'est l'été et nous mangeons des pêches. Il est assis à ma gauche. Quand il apparaît à l'écran, je me retourne vers lui et je crois qu'il pleure, bien que, puisqu'il est de profil, cela soit difficile à dire avec certitude. Dans la serviette qu'il tient écrasée dans sa main, ses larmes se mêlent au sucre du fruit.

### Fin

*Let yourself fall asleep in the light of a film  
let your body go in somebody else's arms  
and tell yourself that in the end  
nobody dies and we'll all leave  
this cinema behind*

BOSS BLIND, « Title song »

*Un film a un début, un milieu, et une fin, mais pas nécessairement dans cet ordre, a dit le cinéaste suisse. Les humains ont un talent pour le présent, le passé, ou l'avenir, mais pas nécessairement dans cet ordre. Et certains ne trouvent leur compte dans aucun des trois temps.*

*Il n'est pas vrai que nous continuions à vivre dans la lumière des films. Plutôt, quelque chose qui n'est pas nous, mais qui nous ressemble, continue d'y vivre. Le corps d'antan portait le poids de l'âme. Une dépouille de lumière ne contient rien d'autre qu'elle-même, plus légère qu'une plume, ou qu'un grain de poussière dans la lentille du projecteur. Nos regards prêtent substance aux images, et nous troquons l'amour des choses véritables contre l'espoir d'une suite du monde. Pratiquons cette triste réplique : « We traded real love for the continuation of things. »*

*Dans le film intitulé L'œil de verre, personne ne meurt. Au début, un jeune homme enfile une robe de soirée, se rend au micro et commence à chanter d'une voix de femme. Un réalisateur tourne un film où reviennent les souvenirs des autres. Puis un film qui contient des prémonitions de la vie à venir de tous ses acteurs. Puis un film qui ne met en scène que des morts.*

*Le jeune homme est divisé par sa propre durée : d'abord, il est tout entier tourné vers la pensée des possibles, sa vie se précise, et il ne semble n'en demeurer que des restes. On raconte mal ce film. La vie continue, et la lumière brille pour toujours sous une porte qui ne s'ouvrira plus. Au Théâtre Royal, l'auditoire tombe endormi dans la lumière d'un film. À l'extérieur, sous une marquise délavée de ses couleurs, en noir et blanc, un homme borgne troque son œil de verre pour un billet d'entrée. Il entre en douceur, regarde les endormis en souriant, et s'éclipse sur le bout des pieds. Il n'a pas vu l'homme vieilli, assis dans la dernière rangée, à l'angle mort de son œil manquant, qui le dévore des yeux en pleurant, alors que le borgne disparaît pour toujours par la porte de secours, comme s'il n'avait jamais été là.*